

COULEURS

Jean-Paul
Delfino

BRASIL

PETITES ET GRANDES HISTOIRES DE LA MUSIQUE BRÉSILIENNE



LEPASSAGE

DU MÊME AUTEUR

Suite brésilienne

Corcovado (Métailié, 2005)

Dans l'ombre du condor (Métailié, 2006)

Samba triste (Métailié, 2007)

Zumbi (Buchet-Chastel, 2009)

Pour tout l'or du Brésil (Le Passage, 2010)

Pour l'amour de Rio (Le Passage, 2012)

Brasil (Le Passage, 2013)

Saudade (Le Passage, 2014)

Brasil bossa nova (Édisud, 1988)

Brasil a música (Parenthèses, 1998)

Retrouvez les standards de la musique brésilienne
dans l'émission *Couleurs Brasil* sur France Bleu

www.francebleu.fr/couleurs-brasil



Couverture : Julien Levy

© Le Passage Paris-New York Editions, 2014

COULEURS

Jean-Paul
Delfino

BRASIL

Petites et grandes histoires de la musique brésilienne



LEPASSAGE

La *Garota de Ipanema* est une ombre lumineuse, un fantasma déroutant, un rêve qui chemine, jour après jour, sur le front de mer de Rio de Janeiro. D'elle, personne ne sait rien. Tout le monde se contente donc, le plus souvent, d'imaginer.

Il en va pour la *Garota* comme pour le Brésil. On pense le connaître, on croit en toute bonne foi l'image que l'on se fait de lui, de ses terres, de sa musique, de ses habitants ou de son histoire. En fait, on n'en goûte que l'écume. Le Brésil est multiple, protéiforme, déroutant, émouvant. Il est fait d'ombres et de lumières crues. Mais il existe aussi dans la petite aube ou dans le crépuscule, entre chien et loup.

De même, la musique brésilienne ne se résume pas au samba ni à la bossa-nova. Ses rythmes se comptent par dizaines, issus d'Afrique, d'Europe et de la culture indienne. Certains sonnent à

l'oreille et nous semblent familiers. D'autres nous emportent dans des univers dont nous ne soupçonnions même pas l'existence.

En passant au crible quarante grands standards de cette musique, universelle s'il en est, *Couleurs Brasil* explique, avec force anecdotes, comment ils ont été écrits. Il rappelle l'époque de leur naissance, revient sur les personnalités souvent fantasques et surprenantes de leurs créateurs, retrace les trajectoires de ces titres dans leur pays, puis aux États-Unis, en Europe et, bien entendu, en France.

Couleurs Brasil est une invitation au voyage. Au fil de ses pages, partez à la découverte de la musique populaire brésilienne par des chemins de traverse. Ils vous conduiront vers une terre pétrie d'humanité, de poésie et de saveurs, uniques entre toutes.

A BANDA

(Chico Buarque – 1966)

Les raisons d'un double malentendu

Souvent, entre la France et le Brésil, se pose la question de la poule et de l'œuf. Qui, de l'un ou de l'autre, est arrivé le premier ? En d'autres termes : cette chanson est-elle brésilienne avant d'avoir été adaptée en français, ou bien est-ce l'inverse ?

En toute bonne foi, nombreux sont ceux qui pensent que *Tu verras* est bien l'œuvre entièrement originale de Claude Nougaro, alors que la paternité de ce titre est à porter au crédit de Chico Buarque, en 1976. Et au contraire, *Dans mon île*¹, une chanson merveilleusement sensuelle enregistrée en 1958 par Henri Salvador, n'a jamais été écrite par un Brésilien. On la croirait pourtant

1. *Dans mon île* – 1958 – Musique Henri Salvador / Paroles Maurice Pon.

volontiers sortie des partitions de Tom Jobim ou de Carlos Lyra, au temps des plus belles heures de la bossa-nova. *A fortiori* lorsque c'est Caetano Veloso qui l'interprète, aidé de sa seule guitare électroacoustique.

Ce type de malentendus, que l'on trouve à foison depuis plus d'un siècle entre la France et le Brésil, est illustré à la perfection dans le cas de la chanson *A banda*. En 1968, à l'heure où le rock'n'roll fait rage et où le Flower Power ne tardera plus, ce titre interprété par Dalida connaît dès sa sortie un succès exemplaire. Dans le fin fond des campagnes françaises comme dans les plus chics arrondissements parisiens, on se met soudain à lever la jambe sur cette chansonnette dont on est sincèrement persuadé qu'elle est française, bien de chez nous. Et pourquoi ne le serait-elle pas, lorsqu'on prend la peine d'écouter ses paroles ? L'œil mutin, la robe lamée et la choucroute impeccable bien calée sur le crâne, la non moins impeccable Dalida roucoule alors les vers signés par Daniel Faure :

*« Je n'faisais rien de ma vie
Quand mon amour m'appela
Lorsque l'orchestre passa*

*Chantant des chansons d'amour
Je voulais lui dire non
Pourtant je lui ai dit oui
Lorsque l'orchestre passa
Chantant des chansons d'amour... »*

Il n'y a rien de brésilien là-dedans, voyons ! D'ailleurs, mis à part Dalida, est-ce que ce n'est pas France Gall qui l'a reprise, à peu près à la même période ? Certes, sa prestation à elle est beaucoup plus improbable, voire surréaliste, et elle mérite le détour. Il s'agit bien de la *Banda*, c'est entendu, mais en version allemande (*Zwei Apfelsinen im Haar*). La robe en lamé a disparu et, à la place, France Gall tressaute au sommet d'un building, en minijupe et socquettes blanches, sous l'objectif halluciné d'une caméra portée à l'épaule...

Que la vérité soit rétablie une bonne fois pour toutes. La première version de *A banda* a été écrite en 1966, par un tout jeune artiste brésilien qui se nomme Francisco Buarque de Hollanda, plus connu sous le nom de Chico Buarque. Et cette chanson que les Français considèrent comme une marche légère, une blquette sans prétention,

cache en fait une seconde lecture bien plus grave et lourde de sens. En 1964, l'armée a envahi les rues des plus grandes villes du Brésil. Sous les ordres d'un bien sinistre maréchal d'opérette, un certain Humberto de Alencar Castelo Branco, la dictature s'abat comme une chape de plomb. C'est un dictateur d'opérette, soit, mais un dictateur tout de même qui repeint en vert-de-gris d'une épaisse couche de tristesse et de désespoir le Brésil d'alors. Terminée la parenthèse insouciant de la bossa-nova. La dictature s'installe, qui durera vingt et un ans.

Sur le plan musical, une poignée de jeunes gens se révolte contre le fracas des bottes et le cliquetis des armes. Ils se dressent contre les enlèvements et les disparitions arbitraires, les exécutions sommaires, les tortures infligées par la police militaire. Ils luttent, avec des armes souvent dérisoires, contre les relents de fascisme qui empuantissent désormais Rio de Janeiro, Bahia, São Paulo ou la toute nouvelle capitale, Brasilia. Leurs noms ? Caetano Veloso, Gilberto Gil, Maria Bethânia, Nara Leão ou encore Geraldo Vandré. Sans oublier Chico. Fils d'une prestigieuse famille d'intellectuels – c'est d'ailleurs à son père Aurélio que l'on devra la publication du principal

dictionnaire brésilien éponyme –, il débute dans la chanson d'une manière tonitruante. Après un premier quarante-cinq-tours¹, il écrit *A banda* qui, immédiatement, se classe première ex aequo au Festival national de musique populaire brésilienne organisé par la chaîne de télévision Record. Nara Leão, la muse de la bossa-nova, en est l'interprète, et la chanson qui partage les lauriers est *Disparada* de Geraldo Vandré, chantée par Jair Rodrigues.

Pour Chico, tout s'annonce alors pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Hélas, la dictature veille et, avec elle, l'une de ses mains armées qui se veut des plus implacables : le comité de censure. Dès la fin du festival, les généraux se mettent à bougonner, puis à pester. Cette chanson est subversive. Elle constitue un danger pour les consciences les plus faibles et les plus influençables. Il est intolérable que ce texte n'ait pas été remarqué, annoté, tronqué, transformé et, pourquoi pas, purement et simplement interdit ! Chico Buarque est un dangereux subversif !

Les paroles, pourtant, semblent bien inoffensives. Elles racontent, en termes simples, le

1. *Pedro pedreiro* et *Sonho de um carnaval* – 1965.

passage d'un orchestre dans les rues de la ville, ainsi que l'effet que produit sa musique sur les habitants :

*« J'étais désœuvré dans la vie
Mon amour m'a appelé
Pour voir passer l'orchestre
Chantant des choses d'amour
Les miens qui souffraient
Dirent adieu à la douleur
Pour voir passer l'orchestre
Chantant des choses d'amour
L'homme grave qui comptait ses sous s'est arrêté
Le frimeur qui se vantait s'est arrêté
L'amoureuse qui comptait les étoiles s'est arrêtée... »*

Pas de quoi fouetter un chat, donc. Sauf si l'on replace ces vers dans le contexte trouble et angoissant de la dictature. La *Banda* n'est plus alors un simple orchestre de guitares et de percussions. L'orchestre symbolise les militaires qui défilent dans toutes les rues du Brésil. Il est vêtu de kaki et ses notes sont crachées par des mitraillettes. Sur son passage, la vie simple, la vie quotidienne se fige. Après le défilé lugubre de cet orchestre, rien ne sera plus jamais comme avant :

« *Tout reprit sa place, après le passage de l'orchestre*
Tout ce qui était doux se termina
Tout reprit sa place, après le passage de l'orchestre... »

Dans les années qui suivront, Chico Buarque paiera cher son engagement dans la lutte contre la dictature militaire au Brésil. Dès l'année suivante, en 1967, sa pièce de théâtre intitulée *Roda viva* devient l'un des symboles de la résistance. En juillet 1968, un commando qui se fait appeler « les Chasseurs de communistes » envahit le théâtre Galpão de São Paulo où la pièce est jouée, moleste les acteurs et détruit les décors. Chico devient dès lors l'une des cibles préférées de la dictature et de la censure. Pour pouvoir continuer à écrire et à lutter, il devra même désormais signer ses chansons sous un nom d'emprunt : Julinho da Adelaide.

Albums de Chico Buarque

Chico revisitado
O melhor de Chico Buarque
Essencial

ÁGUA DE BEBER

(Vinicius de Moraes / Tom Jobim – 1963)

Peur d'aimer, funk et philosophie

Antonio Carlos Jobim, plus connu sous le nom de Tom Jobim, reste à ce jour l'un des plus grands et des plus prolifiques compositeurs au monde. Compositeur, mais aussi chef d'orchestre, auteur, interprète, pianiste, guitariste et arrangeur, il restera dans l'histoire de la musique populaire brésilienne comme le père des plus grands standards de la bossa-nova, leur créateur absolu. Au Brésil, ce haut fait d'armes lui a permis de recevoir tous les honneurs possibles et imaginables, et même l'aéroport international de Rio de Janeiro, le Galeão, porte son nom depuis 1999. Pourtant, il est un honneur que rien ne pourra remplacer, une distinction qui ne s'achète pas plus qu'elle ne se décide. Au Brésil, lorsque l'on parle de lui, on ne dit pas M. Jobim, ni Tom Jobim. On dit Tom,

tout simplement, comme on le ferait d'un père, d'un frère ou d'un ami.

Tom, donc, écrit la chanson *Água de beber* en 1961, alors que la bossa-nova emporte déjà tout sur son passage et impose ses canons musicaux. Vinicius de Moraes, son compère, signe sur cette mélodie des paroles qui, comme presque toujours dans la bossa-nova, n'offrent rien de révolutionnaire, pas plus dans la forme que dans le fond. Sculptées dans la *saudade*¹, elles racontent simplement la peur d'aimer, un sentiment intense et troublant à la fois, délicieux aussi, qui vous saisit de la tête aux pieds lorsque vous croisez dans la rue, par hasard, l'être dont vous savez que son amour en retour pourra chambouler toute votre existence.

*« Je voulais aimer, mais j'avais peur
Je voulais sauver mon cœur
Mais l'amour sait un secret
La peur peut tuer votre cœur... »*

1. Mot qui désigne ce sentiment indicible, douloureux et délicieux à la fois, proche de la nostalgie, de la mélancolie, et qui apparaît le plus souvent lorsque deux êtres qui s'aiment sont séparés, mais promis à se retrouver.

Água de beber devient immédiatement un succès au Brésil, mais aussi dans une bonne partie du reste du monde. Sans que l'on sache pourquoi, cette bossa-nova, plus qu'une autre, parle au cœur des gens. Elle les émeut dès les premiers vers, on la fredonne d'un bout à l'autre du pays à la façon d'une prière qu'un amoureux timide adresse à sa sylphide, sans oser lui déclarer sa flamme. C'est un thème universel, tout de pudeur et de délicatesse et, au fil des années, les interprètes brésiliens vont être légion pour inscrire ce titre à leur répertoire. Astrud Gilberto, Tânia Maria, Toquinho e Miúcha, Vinicius de Moraes et Tom Jobim lui-même. Et la liste serait encore longue, de Baden Powell au Trio Esperança ou de João Gilberto à Rosa Passos.

Si la douceur et la retenue, voire un érotisme certain, sourdent de la plupart de ces interprétations, il n'en ira pas de même en Amérique du Nord. Dès 1966, Sergio Mendes, dans son album *Herb Alpert Presents*, jazzifie quelque peu la mélodie, sur des paroles de Norman Gimbel. Les Américains en raffolent. La locomotive est lancée. L'année suivante, Frank Sinatra remet le couvert et, si l'on entend en fond sonore quelques onomatopées poussées par un Tom Jobim

qui semble désespéré, la mélasse s'écoule avec générosité :

« *Ton amour est la pluie
Mon cœur est la fleur
J'ai besoin de ton amour ou je mourrai... »*

Ella Fitzgerald et Charlie Byrd, respectivement en 1971 et en 1999, mettront eux aussi tout leur talent au service de *Água de beber*. *Water to Drink* devient alors un classique du jazz et non plus de la musique brésilienne.

Toutefois, si l'on peut parler de véritable re-création à propos de cette chanson, c'est du côté d'Al Jarreau qu'il faut se tourner. Les paroles américanisées, hélas, resteront ce qu'elles sont et aucun miracle ne s'est produit sur ce point. En revanche, l'orchestration et l'interprétation peuvent être classées au rang de pures merveilles. En 1976, sa version de *Água de beber* décoiffe, c'est groove et funk tout à la fois. C'est brillant, bourré d'humour et de respect, ça prend des libertés et ça rend hommage, ça fait voler en éclats la sensualité intimiste originelle, mais la sensualité demeure.

En France, en 1965, le même miracle s'est produit. Un an avant de vivre sa fabuleuse histoire

avec le film de Claude Lelouch, *Un homme et une femme*, Pierre Barouh découvre *Água de beber*, dans la version originale de Tom Jobim. Sans hésiter, il la fait sienne, chantourne ses vers avec sa passion habituelle et réussit une adaptation qui n'enlève rien à la tendresse du texte brésilien. *Água de beber* devient *Ce n'est que de l'eau*. À l'amoureux transi du texte original, Pierre Barouh, en philosophe chantant, en troubadour désabusé, va substituer le temps qui passe, qui passe comme de l'eau...

*« Quand un obstacle me dérouté
Je le contourne et ce matin
C'est l'océan qui barre ma route
Tant pis je vais le sauter
Pour aller plus loin
Ce n'est que de l'eau
Ce n'est que de l'eau camarade »*

C'est peut-être cela, le secret d'une chanson qui ne connaît ni le temps, ni les frontières. Au Brésil, Vinicius et Jobim murmurent la peur d'aimer. À New York, Al Jarreau ne plaque que quatre vers sur une cascade de jazz et de funk, et les modulations de sa voix unique s'envolent en

direction des étoiles et de la Voie lactée. À Paris, Pierre Barouh réussit à tisser, en promeneur de la chanson, un nouveau lien, une nouvelle histoire d'amour qui unit le Brésil à la France. *Ce n'est que de l'eau*, certes. Mais c'est de l'eau vive.

Albums de Tom Jobim

Tom Jobim, Vinicius, Toquinho e Miúcha
Samba de uma nota só
Minha História

ÁGUAS DE MARÇO

(Tom Jobim – 1972)

La chanson de la pluie

En 1972, Tom Jobim est déjà riche, célèbre et ses chansons font régulièrement le tour du monde, interprétées par les plus grandes stars du moment. *Garota de Ipanema*, *Chega de saudade* ou *Samba de uma nota só*, trois standards emblématiques de la bossa-nova, font bouillir la marmite et les repas sont copieux. Pour les musiciens, Tom Jobim ne fait déjà plus partie de ce monde, il est devenu une icône absolue et, avec des clins d'œil entendus, on l'appelle même *O maestro de um dedo só*, « le maître d'un seul doigt » car ses mélodies sont si limpides et pourtant si complexes, ses interprétations sont tellement dénuées d'artifices que, à bien y réfléchir, un seul doigt suffit pour les jouer sur un clavier...

Achévé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie France Quercy
à Mercuès (Lot) en mai 2014 · Dépôt légal : juin 2014
ISBN 978-2-84742-236-8 · Imprimé en France

